

Juliano Pavollini

de Cristovão Tezza

traduit en français par Vincent Gorse

Seize ans

Clara me demande de commencer par l'enfance. Bien, j'avais tout pour réussir, sauf la famille. Mon père, tout maigre qu'il était, était un homme monumental qui lisait la bible tous les jours, faisait la classe à l'école du village et s'appliquait à nous rendre sages. J'ai déjà été amené à penser que c'est moi qui l'ai tué, mais aujourd'hui, au moins de ce côté là, je suis rassuré. Pour lui, la vie était un véritable embarras, une pénitence de laquelle il devrait se délivrer aussitôt qu'il aurait fini d'en payer les leçons. Quelle corvée d'être vivant ! - c'est ce qu'il semblait dire tout bas tous les jours, sans le dire, avec une minutieuse mauvaise humeur. Certaines personnes demeurent incomplètes d'une étrange façon.

J'ai commencé à connaître mon père par ses mains. J'avais à peu près trois ans, et, assis devant lui sur la longue table où il se tenait au centre, comme le Christ (et non au bout, comme le père de mon voisin), je voyais en premier plan cet amoncellement d'os et de cales entrelacés lors de la bénédiction du repas de midi. Beaucoup plus haut, comme derrière un nuage, mes yeux d'enfants dessinaient le visage de mon père, des yeux bleus étincelants au milieu d'une tignasse de feu. C'était vraiment un bel homme, mais je ne le savais pas. Il priait et remerciait Dieu pour la nourriture qui nous alimentait, pour notre santé, notre présent et notre futur, et dans son offrande, il n'y avait aucune lâcheté. Il était l'intime de Dieu, du Ciel et du Travail. Il avait des croyances à la fois solides et célestes. Il élevait des poules, des lapins, faisait un potager et donnait ses leçons, s'attachant à ce que nous ayons de tout un peu : pain, sommeil, travail, bonnes habitudes, respect, loisir et punitions, exactement comme quelqu'un qui énonce un théorème de géométrie.

Ca n'a pas beaucoup réussi, c'est vrai, mais il a au moins fait ce qu'il a pu. Quand j'ai commencé à le connaître - quand j'ai commencé à connaître ses mains - il avait déjà une longue histoire derrière lui en tant que fils d'immigrants analphabètes né au milieu de tant de frères et sœurs qu'il en avait déjà oublié le nombre, élevé vaguement dans un séminaire d'où il avait fui sans explication pour travailler dans une carrière de pierres et de là faire un cours par correspondance lui donnant un premier diplôme précaire, et ensuite, quelques années plus tard, le conduisant à un titre incomplet de professeur dans

une petite école qui tombait en ruine, dans le bourg où je suis né : une demi-douzaine de rues, une église, un notaire, une prison. C'est donc là que se trouvait mon père, solidement installé au milieu des bois, avec son propre terrain, sa propre maison et son propre jardin, et aussi les bêtes qu'il élevait et abattait pour nous nourrir.

Mon père était comme ça. Un homme aux gestes prévisibles, de peu de paroles et d'une émotion suffocante - mais non absente totalement. Je me souviens de ses mains - énormes, déformées, aux ongles noirs - emballant grossièrement nos cadeaux de Noël avec des vieilles feuilles de papier coloré que ma mère gardait cachées sous son matelas toute l'année, et essayant d'arranger les paquets autour d'un ridicule petit sapin de Noël enterré dans un seau, avec des petits morceaux d'ouate de coton ci et là imitant la neige, alors que nous mourrions de chaud. Ensuite, nous chantions tous ensemble des hymnes autour de la table préparée par ma mère, mangions jusqu'à nous gaver, et faisons semblant d'être joyeux dans nos vêtements de fête qui servaient aussi pour les anniversaires. Tout ça était un devoir que mon père - et nous - accomplissions faute de mieux. Parce que mon père était un homme substantiellement triste. Le paradis était ailleurs, au ciel peut être, après sa mort ; avant cela, il allait convenir à sa façon de mesures sans importance, mais qui devaient être prises. Une de ces mesures était de nous offrir un geste de caresse de temps en temps - et c'est aussi un grand souvenir que celui de ses mains presque de la taille de ma tête quand il passait ses doigts dans mes cheveux dans une douce intention, ou alors de nous emmener, mes deux sœurs et moi, à un marché au coin de la rue, où il achetait des bonbons à la menthe et nous les distribuait avec une rigueur biblique.

Un autre souvenir précoce des mains de mon père est associé aux raclées que j'ai prises. Il y en eut peu, mais de belles. Jamais de véritables raclées, disons de bonnes roustes ; elles étaient avant tout méthodiques, bien dosées et de profonde intensité. Il me battait les cuisses et pas le derrière, de sorte que je passais des heures avec ces marques rouges juste au-dessous de l'ourlet des culottes courtes à chaque fois que je cassais un verre, trouais la clôture du poulailler ou refusais de prendre un bain. Une fois, il me prit sur le fait dans le fond du jardin où une voisine et moi étions en train de nous déshabiller. Lors de cette rossée, je remarquai une brillance dans les yeux du vieux, une satisfaction particulière de me punir, comme si tout à coup, alors maintenant oui, ses obligations terrestres s'avéraient soudain vraiment utiles.

J'appris très tôt que je devais pleurer à la première volée. Si, par courage ou par défi, je me mordais la langue et ne criais pas, les coups augmentaient en cadence et en fureur jusqu'à l'insupportable - et même après que je me sois sauvé avec les jambes meurtries, l'œil du vieux me poursuivait, tendu, comme pour tenter de découvrir la moindre trace de manque de respect ou d'insolence, et si c'était le cas, (j'ai essayé une

fois) je prenais aussitôt une seconde raclée qu'il me donnait avec une colère vraiment assassine.

Assez vite, autour de sept ou huit ans, j'avais compris à la perfection tous les mécanismes de mon père, comme si très tôt déjà j'avais découvert la destinée de sa vie toute entière. Je savais qu'à telle stimulation correspondait telle réponse, et que devant telle attitude viendrait telle observation, que si je mâchais la bouche ouverte, par exemple, il lâcherait ses couverts et me regarderait fixement. C'était un jeu - un jeu vicié. J'arrivais à prévoir jusqu'à ses paroles, chaque fois que le voisin battait sa femme - *Dieu lui pardonne* - ou que le souïlard du village descendait la rue en zigzaguant, avec un bataillon d'enfants criant derrière lui - *Ce dont à besoin ce vagabond, c'est du travail*. C'était des marmonnements sans poids, une prière mécanique. Je prévoyais la manière dont il ouvrait le journal, balançant la tête, contrarié - cette vulgarité, les autres, le monde entier lui empoisonnaient l'existence, ou comment il embrassait ma mère en arrivant à la maison - un baiser ravalé, vain et plein d'angoisse.

Malgré toute mon habileté, une question resta toujours sans réponse : comment faire plaisir à mon père ? Quand j'ai commencé à aller à l'école, sachant déjà lire et écrire mieux que mes sœurs plus âgées, et, bien sûr, mieux que ma mère qui n'a jamais su même signer son propre nom, sauf quand elle allait voter pour les candidats éternellement perdants de mon père, je croyais que ma chance était venue. En peu de temps j'arrivais à lire déjà des livres à couverture reliée pratiquement sans aucun dessin, et je déchiffrais les *Sélections* qu'on recevait par le courrier. J'avais les cahiers pleins d'exercices à colorier, princesse écrit avec deux s, tête-à-queue avec des traits d'unions, que je remplissais en pensant à lui. Mais mon père se débrouillait toujours pour ne pas aimer ça - quand il ne se plaignait pas de l'institutrice (une normalienne aux dents écartées, toujours étonnée) qui selon lui manquait de rigueur dans son enseignement. De telle façon qu'à dix ans je continuais à me creuser la tête pour découvrir comment pouvait bien fonctionner le vieux de ce côté là : comment lui faire plaisir ?

Je ne me suis pas résigné. Ce fut une recherche pleine de va et viens. Je suis passé par une rapide phase de défi : qu'il aille donc planter ses choux et je me débrouillerai bien tout seul de mes affaires. Mais une série de rossées dramatiques au cours d'une semaine de guerre m'obligea à changer de tactique. Le vieux avait la main lourde et sans pitié comme la main de Dieu. Quelle différence avec les petites tapes et les pincements de ma mère que je recevais pour la forme !

J'adoptais une tactique - d'ailleurs pour toute la vie - qui si elle n'a pas tout résolu, m'a au moins ouvert une piste : mentir. Clara dira, avec son sourire encore timide, qu'elle aussi dit des mensonges, que tout le monde ment de temps en temps, mais chez moi la chose s'est tournée un art, une technique sophistiquée d'élaboration capricieuse. Des

mensonges ingénus, aux cours desquels je racontais l'héroïsme avec lequel je chasserais les affreux chiens du jardin ou une meute de rats à coup de bâton, pour ensuite les enterrer loin de la maison pour éviter la puanteur, et, disons, la peste bubonique - une fois j'en vins à affronter un voleur matinal, quand tous étaient en train de dormir (regarde la cicatrice qu'il m'a laissé sur le bras !) - de ces vanteries bas de gamme dont se moquait mon père et qui me rendaient pourtant ridicule, je suis passé à d'autres, plus subtiles, souvent préparées avec deux ou trois jours d'avance, au début juste pour attirer l'attention, et après pour enquiquiner la vie de mes sœurs. Le jour où elles recevraient une fessée, je pourrais mourir heureux. J'avais déjà essayé de les taper moi-même, mais ce que je prenais en retour était diabolique - elles étaient diaboliques, mille fois meilleures que moi pour atteindre leurs objectifs mesquins et égoïstes.

Avec la technique des mensonges, chaque fois plus élaborés, plus soignés, allant de paire avec une maîtrise croissante des expressions faciales, les mimiques d'un théâtre discret et convaincant, j'ai réussi à atteindre un niveau de cohabitation pacifique avec mon père - mais sans jamais lui *faire plaisir*. Tout au moins sans jamais lui faire plaisir totalement, comme quand on parvient à faire tomber les masques et rendre heureux vraiment. Je me demande encore aujourd'hui si cette incapacité venait de lui-même, ou de moi. Ou alors peut-être que ça ne fait partie des capacités intrinsèques de personne. Qui sait si je ne découvrais pas un moyen de demander à Clara ce qu'elle en pense, sans qu'elle s'aperçoive que je veux lui faire plaisir ? Savoir faire plaisir est un don incertain, et si on échoue, on pense alors que tout est de sa faute.

La notion de Faute fut un autre puissant Dieu de mon enfance, et elle m'a poursuivi jusqu'à il n'y pas longtemps. Je ne sais pas même encore si je m'en suis délivré. J'ai déjà remarqué que toute Morale, source de supplices, vient de l'extérieur, par conséquent elle ne devrait pas nous concerner. Posé en ces termes ça paraît simple, mais c'est aussi inutile qu'incorrect : si je n'ai que faire des autres, eux non plus n'ont que faire de moi. En réalité, les crucifix ne me faisaient ni peur, ni me sentir coupable - il y en avait un pendu à chaque mur, d'où peut-être leur inefficacité. Ce qui me faisait peur, dans la solitude de l'enfance, c'était une photo au cadre ovale sur le mur de la salle à manger. Clara connaît peut-être ces photos sépia, entourées de frises dorées, d'un mauvais goût outrageant et pathétique, que les familles humbles mettent aux murs, montrant un couple d'émigrants jeunes mariés - le père en complet sombre, probablement avec l'ourlet à deux doigts des chaussures, si la photo arrive jusque là, et la mère avec un chemisier à fleurs, le col fermé, sans aucune perspective, tous les deux proprement sans visage, mais avec seulement des taches roses à la place, un rouge à lèvres grossier sur la bouche, les sourcils retouchés par le photographe avec un crayon mal taillé, les regards blêmes, et une expression complète de condamnés, pour toujours, tristes, tristissimes, posés, figés et ridicules dans cet

instantané organisé, cette vieillese préméditée - tous les deux regardant non pas vers nous, mais vers l'avant, où il n'y a rien du tout. Là se trouvaient mon père et ma mère dans cette fenêtre ovale et dorée, avec un fond bleu clair si artificiel, qu'il n'existait nulle part vraiment dans la nature. Ils n'avaient pas une ride, ni présente, ni à venir. Ils traversèrent mon enfance de bout à bout sans fait ni geste - avec seulement cette dureté suspendue, absurde, irréelle, ces deux êtres célestes, que ma mère tenait à lustrer tous les jours, devenus saints d'église.

Mais ils me faisaient peur. Cette photo - cette peinture plutôt - fut ma première Morale. A chaque fois que je passais dans la salle, je les regardais. Je me souviens parfaitement de leur avoir dit au moins une fois, mais cette prière eut la vie courte et fut dite de toute façon à l'envers, comme de manière paradoxale : les litanies sont contre les saints. Je ne sais plus exactement au combien tous les détails de ma répugnance particulière pour cette photo de mes vieux est le fruit d'une reconstitution de souvenirs récents ou pas, mais peu importe ; si la méthode est d'aujourd'hui, les prémisses étaient déjà là, me défiant depuis toujours. Il y avait sur la photo un signe qui était sa première et plus grande marque : la pauvreté. Mes parents étaient pauvres, et cette vérité était placardée au mur : une pauvreté triste, complète et éternelle. Pauvres pour toujours, comme il y avait les histoires de ceux qui sont heureux pour toujours. Vue d'ici, une pauvreté toute relative, mais j'étais enfant et comparais les choses, et c'est en comparant qu'on apprend. La ville grandissait, l'ère du progrès arrivait jusqu'à nous, voitures, frigos, la construction de Brasilia, le monde entier effervescent, et mon père toujours pareil, un bloc de pierre exposé au temps qui passe. *Jamais* il ne serait riche - et je feuilletais *Le Cruzeiro*, à quinze ans déjà, comprenant qu'il était condamné. La photo était toujours au mur de la salle à manger, cette vieillerie glaciale, et les automobiles envahissaient le monde, des gratte-ciel poussaient à São Paulo, des avions partout passaient dans le ciel, les routes se goudronnaient - et moi loin de tout ça, allant à la messe le dimanche, plumant des poulets, mettant du fumier au potager, supportant la mauvaise humeur de tous. Qu'est-ce que j'allais être dans la vie ? Rien, et mon père le savait déjà, avec un certain étonnement. J'avais déjà fugué de la maison deux ou trois fois, et reçu les roustes correspondantes, mais le vieux commençait à perdre la partie, même si sa fureur augmentait.

Sa rage était tournée contre moi et contre le monde entier, chaque fois plus grande. D'où - qui sait ? - son impatience de mourir : je pense que l'attaque cardiaque qui l'a tué a été une forme rare de suicide. Il n'était pas préparé, entre autres choses, pour vivre dans ce monde - la transformation était mortelle. Je me souviens de l'arrivée de la cuisinière à gaz ; ma sœur qui allumait la flamme pour la première fois, mais la vieille continuant à utiliser la cuisinière à bois, jusqu'à ce que je me refuse définitivement à en couper. Le

frigo mit plus de temps à venir : ça ne serait pas bon pour la santé cet air froid dans la figure à chaque fois qu'on ouvre la porte. Pour l'acheter - et l'électrophone, la cireuse, la hotte, le robot et le mixeur - le vieux devait vendre le fond du terrain, en morceaux, parce qu'il était de plus en plus pauvre, attendant une retraite mesquine de maître d'école sans diplôme, et déjà sans plus faire la classe, tamponnant des papiers au secrétariat tandis que des jeunes enthousiastes formés à la capitale remplissait un déjà prodigieux Institut de l'Education.

Ça, c'était à la fin des années 50, jusqu'où se maintint le souffle du vieux. La petite ville, dont il était presque un fondateur, s'étalait, carrefour de différentes routes au cœur de l'état du Parana, alors que son terrain se rétrécissait en même tant que son argent, notre nourriture et son espoir. Après tout ce temps passé, il se voyait s'appauvrir de tout, même des ses enfants, parce qu'il n'y avait qu'à me regarder pour voir que je ne serai bon à rien. Quant aux filles - mon Dieu, les filles, elles ne sont déjà bonnes à presque rien par nature de toute façon... J'imagine mon père entrant au Ciel - parce que si Dieu existe, mon père est là-bas, à ses côtés, buvant le café et lisant de vieux journaux - , entrant déjà énervé par le temps qu'ils ont mis à le laisser passer, et ensuite souriant niaisement à cette procession d'anges idiots et efféminés. A coup sûr mon père a déjà trouvé des défauts au Paradis, s'est déjà disputé avec Jésus - est-ce que j'ai besoin de lui, moi, là-bas ? -, s'est déjà aigri avec la Vierge Marie, sûr d'avoir encore une fois été trompé et commençant à ressentir la pire des angoisses, celle de l'éternité : mieux vaudrait être *mort tout à fait*, sans aller nulle part, le Ciel est une duperie. Je vois déjà mon père là-bas, définitivement sans salut.

Mon père est mort subitement un matin à l'aube. Toute la matinée, il est resté là, les yeux ouverts, regardant vers le toit de sa chambre. Ce fut un réveil sinistre que ce matin là, pas pour le vieux, mais pour nous tous. Pour la première fois depuis cinquante ans - je suppose - ma mère n'a ni fait le café ni mit la table, comme tous les jours. Mes sœurs et moi étions déjà prêts pour partir à l'école, mais il y avait quelque chose d'anormal. La vieille est sortie de la chambre, sans rien dire ni pleurer. Toute son apathie s'était concentrée à ce moment là dans une torpeur complète. Je suis entré dans la chambre, hésitant. Et mon père était là, regardant le toit sans rien voir, les mains croisés sur la poitrine, comme quelqu'un qui prie.

- Père.

J'ai étendu la main pour vérifier ce que je savais déjà. Son bras, son visage, sa tête étaient froids, mais je ne me suis pas effrayé. Mes sœurs se serrèrent contre moi, comme quelqu'un qui va au musée de cire et prend peur. Personne ne pleura. Il n'y avait aucune douleur dans ce premier instant. C'était un vide qui s'emparait de moi, de nous, de la maison toute entière, en une seconde - et *pour toujours*.

Le jour suivant j'aurais eu seize ans. Je ne les ai jamais faits - jusqu'à maintenant je porte avec moi cet anniversaire fantôme. Clara voit peut-être ici la source de mes fautes et de mes crimes, mais je ne suis pas disposé à accepter cette si simple mécanique. D'autant plus que, en un certain sens, la mort de mon père fut providentielle, non pas comme une chose bonne en soi, mais parce qu'elle libéra les faveurs de la Providence, et il est toujours dangereux de les rejeter. Jamais je ne le dirais à Clara, mais la vérité, c'est que je sentis un *soulagement*. Pour un fils confusément révolté, un père mort, ce n'est pas si terrible que ça au fond, si on regarde ça avec du recul, comme aujourd'hui. La Grande Fugue s'approchait déjà à grands pas - et plus encore avec l'arrivée d'un parent du sud, qui accéléra les événements.

L'Oncle débarqua à la maison comme un conquistador victorieux, compatissant et sadique à la fois - avec un air de vautour. Ma mère se rendit ; qu'il prenne toutes les mesures nécessaires, s'occupe des funérailles, des dettes, des avoirs, des procurations, de l'héritage supposé, de nous tous ; et l'Oncle nous fusillait des yeux, soupesant, avec un regard de rapine, combien nous valions, maigre et osseux comme nous étions. Mes sœurs tournaient autour de la vieille, cafards en panique ; je marchais nerveusement de long en large. Personne ne se souvenait de mes seize ans, il n'y avait ni cadeau, ni félicitations, mais seulement des fantômes qui se cachaient dans les coins. Et les visites : levées et levées de curieux aux yeux allongés se succédant, faussement affligés - tout le monde venant en réalité pour se rendre compte du degré réel de notre disgrâce et de notre pauvreté. La pauvreté, la pauvreté surtout me terrorisait : je voyais déjà (je ne sais plus avec mes yeux d'aujourd'hui) les toiles d'araignées, les raccommodages, les tuiles cassées, la porte croulante, la poussière - je voyais la pauvreté avancer, vorace, à l'intérieur de la maison, sous l'autorité de l'Oncle, de la Providence, de la Protection et de la Grâce de Dieu.

Ce fut une belle communion avec mon père, avec mon père mort : l'indépendance féroce. Pour fuir - fuir était mon incessante obsession, fuir, fuir au plus tôt -, j'avais besoin d'argent. Je fouillai dans le portefeuille garni de l'Oncle, laissé imprudemment dans la poche d'un manteau pendu au salon, à la portée même du bras de mon père, j'en retirai les billets et balançai le reste, les papiers, les photos d'identités, les adresses, tout ce qui pouvait encore être utile à son propriétaire. Je les faisais disparaître vraiment : une partie au feu, une partie enterrée dans le jardin, dans la porcherie, avec la force et la conviction d'un véritable vaudou. Ensuite, j'eus l'idée de taillader les vêtements de l'Oncle au canif, mais le bon sens l'emporta et je m'en abstint juste à temps, preuve que déjà mûrissaient mes techniques de survie. Plus ça prendrait de temps pour qu'ils fassent le lien entre le forfait et le maudit gamin, mieux ça vaudrait pour moi qui aurais le temps de fuir tranquillement.

Je portais déjà des vêtements corrects, de velours. Je remplis une petite sacoche avec quelques habits au cas où, ma brosse à dents, le stylo Compactor, un bloc de papier à lettres - un jour j'écrirai une lettre émouvante à toute la famille, d'un endroit où ils ne pourraient pas venir me chercher -, quelques exemplaires de *Sélections*, *Michel Strogoff* de Jules Verne, un canif et un tas de petits soldats. J'eus la bonne idée de penser ouvrir le tiroir des papiers de mon père et d'en retirer mon acte de naissance, déjà à moitié corné, et mes bulletins complets du collège, avec la cinquième redoublée. Je partis sans me retourner.

Ce fut une caricature d'adulte qui s'appuya au guichet de la gare routière et acheta un billet pour Curitiba, entouré d'inconnus, de paysans à chapeau de paille, de femmes avec bagages et enfants, de mauvaise odeur et de tous les signes de la pauvreté. La peur que je ne pouvais m'empêcher de ressentir était absurde : personne ne me reconnaîtrait, personne ne me ramènerait tiré par les oreilles au bercail, la ville entière veillait mon père. Le billet en main, je rentrais dans le vieil autocar, une antiquité au moteur à l'avant comme une gueule de chien, et tout à coup, je craquai nerveusement. Je me mis à trembler, ayant bien du mal à contrôler ma panique : c'en était trop à la fois, mes seize ans, la mort de mon père, l'arrivée de l'Oncle, ma mère, le vol, la fugue ; la fugue surtout, comme quelqu'un qui tombe irrésistiblement dans un puits, luttant pour me convaincre que *tout était arrangé*, que j'avais fait le grand saut, définitivement, vers l'autre côté de la vie, quelle qu'elle soit. Mais au-delà de la terreur métaphysique - de laquelle on ne se délivre jamais - je ressentais l'angoisse des petits détails pratiques : et s'ils me capturaient ? Et si l'Oncle interceptait l'autocar ? Et si...

Mais le destin me vint en aide, généreusement. Non seulement rien de ce que je craignais (et peut-être *désirais*) n'arriva, mais Dieu me donna même quelque chose que je n'aurais jamais pu espérer : une femme. Pas *une* femme ; Dieu me donna *la* femme, (,) la

plus belle, la plus exubérante, lumineuse et extraordinaire femme que mes yeux n'avaient jamais vue. Une de celles qui fait rêver, une femme de magazine. Bon, je voudrais essayer de transmettre ici à Clara la sensation exacte qui s'empara de mon âme quand je m'assis sur le fauteuil 28 et regardai à côté de *moi*. Le *sensation* : non, disons plutôt, l'apparition, mais bien réelle. Pour mes yeux d'enfant, c'était une véritable déesse, entr'aperçue dans l'épouvante de la fuite - et peut-être mes yeux la contemplaient-ils tant, aimantés, non pas tant pour sa beauté, mais comme une sorte de bouée de sauvetage à laquelle m'accrocher pour échapper aux périls de la mer, sur la vague incertaine de la fugue. Elle était *parfumée* ! Elle avait du rouge à lèvres rouge sang - et ses lèvres étaient belles ! Elle avait des traits lointains de négresse autour de la ligne de ses yeux, et de pâles ombres verdâtres. Elle avait un ruban dans les cheveux, et un décolleté qui était une vallée de douceur et d'arômes, où poussaient les pommes, les grenades et le nectar de la Bible, tout ce qui avait été interdit dans mon enfance ! Je ne vais rien dire de ses genoux - parce que j'ai eu peur de les regarder - mais quand je les ai regardés, je suis descendu jusqu'aux chevilles, jusqu'aux souliers, de cristal sûrement, entourant un pied qui était une véritable délicatesse. Et ses mains ! Ses longs doigts portaient des bijoux, d'or, d'argent, de diamants, et ses ongles étaient un prolongement de ses lèvres, rouges, brillants, humides !

Et en plus elle était *riche* ! C'était la première femme riche que je voyais dans la vie ! On allait peut-être voyager côte à côte jusqu'à Curitiba, qui sait ? Je me suis resserré de mon côté dans le fauteuil, honteux, timide, ayant peur de toucher peut-être à la déesse par mégarde, et le début d'un élan de joie commença rapidement à venir chasser ma peur. Ceci n'était qu'un premier échantillon de ce que j'allais vivre désormais, imaginai-je, sans exagérer. Parce que tout de suite après, je sentis la paume de sa main (et son parfum) sur ma tête :

- Qu'est-ce tu as mon garçon ? De la fièvre ?

Un seul défaut : malgré ses dents très blanches (celles de devant un tantinet écartées), elle parlait trop fort, de telle sorte que les autres passagers, se retournant, s'arrêtèrent pour me regarder - et la regarder, naturellement. Je devins tout rouge :

- Non, ce n'est rien... heu...

Et ses yeux brillèrent. Alors elle se mit à me regarder, le sourire aux lèvres, comme si elle observait un cadeau tombé du ciel. Je n'ai pas baissé les yeux, essayant de sourire aussi, mais un fourmillement me mangeait le visage, la honte se transformant vite en sentiment de ridicule et d'anormalité ; j'avais l'impression que tout le monde nous regardait. Et elle, elle était là, sûre d'elle-même, pas gênée le moins du monde de savoir s'ils nous surveillaient ou pas ; elle paraissait de la race des grands, elle ne fuyait pas, ni avait honte de rien ; elle était riche, belle et parlait fort pour que tous entendent, et moi, je priais pour qu'elle n'attire pas l'attention sur nous, m'enfonçant dans le fauteuil, jusqu'à

ce que le chauffeur démarre le moteur bruyant de l'autocar, ce qui me donna une sensation de soulagement : on allait enfin partir. Les gens se disaient au revoir, agitant les bras, souriants, se faisant les dernières recommandations, et moi, là au milieu, tout timide, impatient. Le car manoeuvra, puis passa la première et s'en alla : *pour toujours*, soupirai-je. Je tournai les yeux à nouveau vers la déesse et elle continuait à me regarder, exactement comme auparavant - les yeux fixés sur moi, sourire aux lèvres, impatiente de tout savoir de moi (et ma rencontre lui plaisait beaucoup apparemment). Elle se pencha dans ma direction, ce qui me fit trembler de peur : elle allait m'embrasser sur la bouche ! Mais il ne s'agissait en fait que d'une question qu'elle me posait, ou d'une affirmation déjà, délicate, à voix basse maintenant :

- Tu es tout seul ? Je fis que oui. Et elle continua à sourire, avec ses yeux noirs. A ce moment précis commença notre complicité, quand elle baissa la voix pour me parler : elle devinait ma crainte. Je m'installai mieux dans le fauteuil, un peu plus détendu, regardant défiler par la fenêtre toute mon enfance. Le danger monumental de la fuite n'était déjà plus si grand : je croisai les jambes, comme un adulte, les mains posés sur les chevilles, me donnant l'air décontracté. Toujours dans la même idée de me donner un air, je furetai dans mon sac à la recherche des *Sélections* : lire dans le bus, les sourcils froncés, l'air impénétrable, ça serait une jolie pose. Mais où remettre mon sac maintenant ? Par terre ? Sur mes genoux ? Dans le porte bagage ?

- Donne le moi que je le range - me chuchota la déesse, qui devinait toutes mes pensées.

Avant même que je ne lui réponde, elle accrochait déjà mon sac entrouvert à côté du sien au porte manteau de la fenêtre, jetant un coup d'oeil comme en cachette à ce qu'il contenait. Je restais tranquille, satisfait - c'était sûr, elle devait déjà avoir tout deviné de ma fugue - et je commençai à feuilleter le magazine. *En fuyant de Russie*. Sur l'illustration, un homme en guenilles tentait de passer par-dessus un fil barbelé, le visage désespéré ; au fond, des soldats fantasmagoriques pointaient des mitrailleuses. *L'extraordinaire aventure d'un homme qui réussit à s'échapper du rideau de fer*. Je coupai ma respiration, je restais étrangement ému. J'étais à deux doigts de pleurer, la gorge nouée. Qui sait si un jour ils ne publieront pas aussi ma fuite de l'enfer, avec les mains accrochées à la clôture et les mitrailleuses dans le dos ? Mais je ne voyais que la photo ovale de mon père et de ma mère, la vieille image de mes horreurs. Le vieux et la vieille me regardaient depuis les pages de la revue, avec ce regard glacial, un regard *pour toujours*. Maintenant mon père était mort, allongé dans la chambre, par terre peut être. Lui marcheraient-ils dessus ? Enroulant le grillage pour le récupérer, chassant les poules du poulailler, l'Oncle arrachant les portes, vendant les lits, démontant les tuiles, tuant les porcs ; les gamins de la rue jetant tous des pierres en portant leurs petits drapeaux rouge.

Mon père n'avait pas réussi à fuir de la maison, étendant le bras pour tenter d'atteindre la veste de l'oncle avec l'argent, mais il était déjà mort. *Pour toujours*. Je me dois ici d'admettre un trait de miséricorde à mon père, revenir et lui accorder un ultime trait de miséricorde. La pire des choses est de ne pas mourir totalement, *il n'avait plus alors la possibilité de fuir. La jambe cassée, le visage, lacéré. « S'il te plaît », disait-il, « Ne me laisse pas vivant... » Une rafale de mitrailleuses le jeta bientôt par terre. Je courus de toutes mes forces pendant qu'ils agitaient au loin les petits drapeaux rouges et que surgissait, affreuse, la clameur de la foule devenue folle.*

- Tu en veux ?

C'était un pomme verte, une pomme maison, cueillie au fond du jardin, et elle brillait dans les mains de ma Reine. J'aurais du dire « Non, merci », comme on m'avait appris, mais je dis grossièrement :

- Non.

- Vraiment pas ?

Je secouai la tête en reculant - la pomme était à quelques doigts de ma bouche. Elle mordit lentement, savoureusement, la pomme en tournant les yeux vers moi, avenante. Paralysé par la timidité, je replongeai furieusement les yeux dans le texte de la revue, trouvant cette façon de me détourner pour cacher ma véritable fuite. *Je réussis à me traîner jusqu'à la cabane, pendant que la nuit descendait comme un poids-mort. Je mourrai peut-être ici, et je commençais déjà à m'habituer à l'idée d'une mort lente. Ma blessure saignait abondamment, et mes efforts étaient inutiles pour la refermer. Je réussis à ouvrir une porte, qui ressemblait plutôt à une planche pourrie, avec par-dessus une affiche déchirée où brillaient les pointes d'un marteau et d'une faucille et je rampai à l'intérieur comme quelqu'un qui serait tombé au fond d'un puits sombre. Je sentis la sciure de bois au sol et, par réflexe, je m'en couvris la poitrine ensanglantée, comme en un pansement de poudre. Je sentis sa main douce et chaude, sur mon genoux :*

- Je m'appelle Isabela. Et toi ?

Je restais paralysé. Mon nom ? L'idée ridicule de sortir mon acte de naissance de ma poche et lui montrer - Tu vois, c'est vrai ! - prouver que j'avais un nom, des papiers, un père et une mère (au moins une mère, puisque mon père était mort) et ceci avant qu'elle ne s'impatiente du long moment que je prenais pour lui répondre :

- Bon, si tu ne veux pas me le dire...

- Juliano.

Pourquoi lui dire la vérité ? Je n'avais maintenant plus aucune défense possible. Je me replongeai immédiatement dans ma lecture en rougissant, désarmé. *Ne bouge surtout pas, s'il te plaît. Je vais m'occuper de toi. Je m'appelle Nastassia. Ne dis rien. Tu es très faible. (On entendit des chiens au loin, ils arrivaient vers nous). Reste tranquille. Bois ce*

thé chaud pendant que je vais chercher des compresses et de l'iode. La frontière est à deux milles d'ici, mais il est inutile de tenter quelque chose aujourd'hui. Ces chiens puants doivent être partout. Ne dis rien. Je sais qui tu es. Les radios ne parlent pas d'autre chose. Mais avec moi, tu es en sécurité caché ici. Viens. Tu arrives à te traîner ? Avec quarante degrés de fièvre je n'arrivais pas à me départir de l'image de mon compagnon mort. « S'il te plaît, ne me laisse pas vivant... ». Et le bruit terrible de la mitrailleuse qui revenait agiter son corps de soubresauts...

- C'est la première fois que tu vas à la capitale ?

L'autocar passa sur une série de nids de poule et de dos d'âne inégaux, ce qui me laissa un peu de temps pour lui répondre. Pour qu'elle m'aime, il fallait que je lui parle, et parler était risqué - c'était me rendre. Je mentis franchement cette fois-ci :

- Non, j'y suis déjà allé deux ou trois fois.

J'allais presque ajouter : *je voyage toujours seul*. Mais la prudence me fit me mordre les lèvres ; tâter le terrain avant de se risquer trop en avant. Je sentis ma gorge dangereusement serrée.

- Ah ! Tu as de la famille là-bas ?

Une complice, puisqu'elle baissait la voix pour que je sois seul à entendre - et baissait la tête aussi, avec la douceur de son parfum et l'assurance de sa beauté. Je la regardais bien en face et dans un de ses regards je découvris la *compréhension* ; elle me pardonnait mes mensonges, elle savait que j'étais en fuite, elle savait tout. *Je vais m'occuper de toi. Je vais soigner tes blessures. S'il te plaît, ne bouge pas.*

- Non...je...

Je me mordis la lèvre, mais c'était inutile, je me mettais déjà à pleurer. Ah, comme j'eus la haine de ces larmes ! Et la honte, et la rage, et la douleur, et la lutte pour ne pas exploser - je me lovai comme un coquillage, me couvris le visage en m'appuyant contre Isabela. Je soupirai :

- C'est mon père, il est mort.